

parti de son cousin, racontait froidement qu'il avait tout préparé pour le faire brûler, avait été chercher des allumettes, et qu'obligé de remplacer la paille qu'il avait prise à un limonadier, cela lui avait coûté 13 sous !

Tel est le crime inouï dont la société vient demander justice au nom de la civilisation et de l'humanité, crime sans prétexte, sans excuse possible, dont certains au moins des auteurs paraissent avoir conçu à l'avance la pensée et qui sans la promptitude et l'énergie de la répression, menaçait de ne pas rester isolé.

Des témoins ont remarqué, en effet, que plusieurs de ceux qui frappaient M. de Moneys, étaient armés de triques et de bâtons beaucoup plus gros que ce que l'on apporte ordinairement aux foires. Autour du bûcher, quelqu'un ayant exprimé son indignation et s'étant écrié que c'était bien malheureux de tuer ainsi un homme. « Il n'y a plus de loi, lui fut-il répondu, on peut maintenant tuer un noble comme une mouche ou comme un poulet ! »

Le jour même du crime, la dame Antony et son fils, apprenant que leur mélayeur Mazière, l'un des principaux accusés, avait été mêlé à cette affaire lui en firent des reproches. Il ne s'en émut pas et leur répondit : « Eh bien ! oui, je l'ai frappé, et ne m'en repens pas. Il ne me voulait pas crier : Vive l'Empereur ! Et jusqu'au dernier moment il ne voulait pas en démordre. Le 9 août précédent, à la foire de Charrais, M. de Moneys lisait un journal, et sur la place publique, il disait : « L'empereur est perdu ; il n'a plus de cartouches. » Si nous ayons été en nombre ce jour-là, nous lui aurions fait son affaire ; mais nous n'étions que 4 ou 5 ; aujourd'hui, nous étions la plus de 80 ; les autres vont dans les bois pour mettre le feu à Bettanges. Nous en tuons bien d'autres, et notre seul regret est de n'avoir pas tué celui qui nous a échappé. »

Un exemple sévère apprendra à ceux qui seraient tentés d'imiter les auteurs de cet odieux assassinat que la France au 19^e siècle, ne veut ni de massacres ni de jacqueries.

Le Pays de Paris, annonce dans un de ses derniers numéros, la mort de Marguerite Bellanger. « Une femme, dit-il, à qui les papiers trouvés aux Tuileries ont fait une rapide réputation, Marguerite Bellanger vient de mourir de la petite vérole, à Gassel, près de Wilhelmshöhe. Elle laisse à l'enfant, dont il est question dans les papiers précités, un hôtel avenue Friedland, une magnifique propriété aux environs de Paris, et des titres de toutes sortes. »

Immédiatement après la capitulation de Sedan et la proclamation de la République, le comte de Bismarck a soumis à l'Empereur un projet de traité sur les bases suivantes :

« La cession de Strasbourg et d'une partie de l'Alsace ; le démantèlement de Metz ; l'abdication de Napoléon III et la régence de l'Impératrice. Le traité devait être ratifié par le Sénat et le Corps législatif que l'on convoquerait à Amiens. L'armée du Rhin quitterait Metz avec armes et bagages, mais sous la condition de ne pas servir contre l'Allemagne pendant trois mois, dans l'éventualité considérée comme improbable que le Sénat et le Corps législatif ne ratifiasse pas le traité de paix.

Bazaine et son armée devaient protéger la réunion des Chambres à Amiens et rétablir l'ordre à Lyon, Marseille, Toulouse, etc.

« Je l'ai fait emprisonner dans la basse-cour de l'habitation, à côté de la ménagerie. Arinda m'avait dit : Pour cadeau de noces, apportez-moi le vieux Sing dans une cage. »

« L'événement nous sert toujours, ou presque toujours, cher Douglas, lorsque l'on a le courage de tout oublier et de se fier à lui. Je vous le disais dernièrement : dans les crises impérieuses, il faut d'abord faire l'inévitable, sans se soucier du reste, et le reste arrive souvent selon vos désirs. Voyez ce bal. Nous avons laissé miss Arinda disposer cette fête, dans un moment où rien ne faisait pressentir la possibilité d'un dénouement joyeux ; eh bien ! la Providence, qui se déguise en hasard, pour ne pas nous humilier, a eu pitié de nous, et nous a ménagé ce bal à heure fixe. Miss Arinda et ses invités ne savent pas sur combien d'écueils son mariage et sa fête ont dû se briser avant ce jour ! Aulant de soucis que nous lui avons épargnés !... Il m'en reste quelques-uns cependant, à moi... Ce Nizam ! ce Nizam qui ne vient pas... Si c'était un autre homme, on pourrait à peu près deviner l'endroit où il fait des lieues à cette heure ; mais Nizam, lui !... il est peut-être à Madras ou à Bombay !... ou bien il est allé offrir ses services au capitaine Taylor, pour recommencer dans les autres cantonnements, avec d'autres Taugs, la guerre terminée ici, à son grand regret... Quel diable de Nizam ! »

« Il vous est donc bien nécessaire en ce moment, mon cher Edward ? »

Enfin, et nonobstant l'armistice, l'armée allemande devait investir et réduire par la famine la soumission la population qui a proclamé et organisé la République.

Ce traité, approuvé par l'Empereur, fut communiqué au maréchal Bazaine, qui y adhéra, mais stipula pour lui-même des pouvoirs si étendus et d'une caractère tel que la régence, ou plutôt la dictature, aurait appartenu au maréchal Bazaine plutôt qu'à l'Impératrice.

L'adhésion provisoire du maréchal Bazaine fut apportée à Versailles par le général Boyer, et les conditions imposées par le maréchal furent acceptées à Versailles. Le général Boyer partit pour l'Angleterre afin d'obtenir la signature de l'impératrice régente, pour un traité déjà rédigé. — Cette formalité était la seule indispensable pour conclure la négociation.

Pendant trente six heures, l'impératrice refusa avec fermeté d'apposer sa signature à ce document. Mais dans la nuit, accablée de fatigue et d'épuisement, elle céda aux vives sollicitations de ceux qui l'entouraient et signa le traité ; et le général Boyer, ainsi que les autres personnalités bonapartistes qui l'entouraient et avaient exercé sur elle cette pression. À la quelle elle n'avait pu résister, prirent immédiatement congé d'elle.

L'impératrice, laissée seule à ses propres réflexions, se repentit d'avoir signé le traité ; et apprenant le matin que le général Boyer n'était pas encore parti, elle envoya à sa recherche, et demanda de nouveau à voir le traité sous le prétexte, disait-elle de rectifier un erreur dans la copie qu'elle avait gardée. Le général Boyer le lui rendit, et elle le mit en pièces, puis congédia le général.

Le général Boyer retourna à Metz et la capitulation eut lieu deux jours après son retour.

Chronique locale & départementale

La Commission régionale d'artillerie fait appel à tous les constructeurs qui sont en état de fournir des canons, des projectiles, des affûts et des voitures d'artillerie. Elle les invite à se rendre immédiatement à son bureau pour prendre connaissance des dessins et des modèles. Après cet examen, les constructeurs devront adresser à la commission un pli cacheté renfermant l'exposé des fournitures dont ils peuvent se charger, le détail de la livraison ainsi que les prix et débits.

Le bureau se trouve à la préfecture ; il est ouvert de neuf heures du matin à midi, et de deux heures à cinq heures du soir.

L'administration s'occupe en ce moment de l'organisation d'un dépôt pour l'incorporation des hommes de 21 à 40 ans, célibataires ou veufs sans enfants qui ont été reconnus propres au service lors des derniers conseils de révision. Ces nouveaux mobilisés sont invités à se tenir prêts à répondre au premier appel qui leur sera adressé.

On nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,
Les étudiants français de l'Académie de Genève, émus des malheurs qui frappent la mère patrie et animés du désir de faire quelque bien, ont tous interrompu leurs études pour organiser une ambulance internationale. Ils comptent diriger, sous peu, leur ambulance du côté de la Loire où un grand nombre de blessés français sont restés sans soins médicaux à la suite des derniers combats.

Ils se sont placés sous la protection bienveillante du consulat général de France à Genève. Pour obtenir les fonds nécessaires

— S'il m'est nécessaire ! Belle question ! Il ne m'a jamais été plus nécessaire qu'en ce moment !... Mon cher Douglas, entendez vous ce charivari indo-chinois que l'orchestre de notre bal exécute avec des bins, des los, des sitars, des jerechs, pour faire sautiller gauchement, sur deux lignes, nos invités des deux sexes ? Cela serait admirable à la salle de King's-William-Street, ou au Panthéon de Madras, ou à Surrey-Garden, ou au Vauxhall ; mais je cours la chance de perdre ici une seconde fois la comtesse Octavie. Si elle tombe à Nerbudda au milieu de ce caractère d'enfer chinois.

Ma comtesse peut arriver d'un moment à l'autre : elle a voulu laisser passer les heures les plus ardentes du jour...

— Cela est fort bien, mon cher Edward ; mais je ne comprends pas ce que ferait Nizam pour donner un autre caractère à notre bal.

— Nizam exécuterait au piano toutes les contredanses que miss Arinda reçut de Paris. Vous figurez-vous la joie d'Octavie, si nous la recevions avec un quadrille de Fra-Diavolo ?

— Vous avez raison, Edward... mais on ne peut remplacer Nizam... Je vais prier miss Arinda...

— Ne priez pas, Douglas ; c'est inutile. Miss Arinda danse, et ne veut pas faire danser. Au reste, miss Arinda doit recevoir la comtesse à son arrivée. C'est convenu.

— Il est possible, Edward, que Nizam

à leur entrée en ce pays, ils ont envoyé des délégués dans les villes de la Suisse, dans le midi de la France et votre soussigné dans le Nord.

Ils comptent sur la sympathie qu'inspire aux cœurs généreux des habitants du Nord l'état de nos malheureux blessés.

Veuillez agréer, etc.
Adolphe Fuxck.
Roubaix, 25 décembre 1870.

En vertu du décret de réquisition du 22 novembre, les opérations de la remontée de l'artillerie ont commencé à Roubaix ce matin à neuf heures. Le nombre des chevaux présentés était considérable. La plupart de ces chevaux ont été emmenés immédiatement à Lille.

On nous communique la lettre suivante écrite par un de nos jeunes concitoyens en garnison à Belfort.

« Belfort, 7 décembre, au matin.
« 34^e jour de siège.
« 5^e jour de bombardement.

« Chers parents,

« Depuis un mois et demi je suis tout à fait privé de vos nouvelles. Depuis les premiers jours de novembre nous sommes bloqués, c'est-à-dire que rien, pas même un journal, ne peut parvenir jusqu'à nous, à moins que quelques personnes courageuses exposent leur vie en traversant les lignes d'investissement. Et c'est une véritable providence qui peut empêcher que les bombes, qui éclatent continuellement, jour et nuit, autour de nous, ne nous atteignent.

« Quelle triste chose que la guerre ! que de malédictions s'attachent aux noms de ceux qui ont fomenté et continué cette guerre homicide de deux peuples dont la destinée était de rester unis et qui s'égorgeaient maintenant, comme ne le feraient pas (en essentils les moyens) les hommes les plus sauvages de l'Afrique et de l'Océanie.

« Je n'avais jamais vu la guerre, mais ce que j'en ai vu, ce que je vois maintenant, me suffit, et je me contenterai du spectacle présent, sans demander que la représentation dure ou se renouvelle.

« Toutes les maisons trouées, les toits défoncés, des débris de tuiles, des éclats de bois, voilà ce que l'on voit partout en ville. Si vous en sortez et si vous suivez le chemin que je prends à peu près tous les jours, celui que je suivrai probablement tout à l'heure et demain matin, si je vis encore, c'est bien autre chose.

« La route est toute défoncée, les boulets ont labouré la terre et il est rare qu'à une visite en ville, on ne soit pas couvert deux ou trois fois par la terre que les projectiles soulèvent. Les obus ont allumé l'incendie à plusieurs reprises. Le magasin à fourrages a commencé à flamber, mais heureusement il était vide, de sorte qu'il n'y a eu que le toit de brûlé. L'église et plusieurs maisons ont eu beaucoup à souffrir. Cependant l'ennemi nous a fait peu de mal relativement, et l'on a à déplorer peu de morts.

« La journée d'hier, 6, a été assez meurtrière. L'esprit de la population est très bon, comme celui de la troupe meilleure même qu'avant le bombardement. Tous sont résolus à s'ensévelir sous leurs murs plutôt que de se rendre.

« Nous avons reçu, hier, de nouvelles de Tours, annonçant une sortie de Paris, ce qui nous a rempli de joie.

« Ce qui fait croire que les Prussiens ont réellement reçu un échec, c'est que la nuit qui suivit la nouvelle reçue de Tours, l'ennemi a semblé redoubler de rage, et nous a canonné sans trêve. — La nuit dernière cependant leur feu diminuait, et ce matin il semblait presque nul ; on croit qu'il cherche à installer des batteries d'un autre côté.

« Quant aux Basses-Perches, où je suis, le feu n'a pas cessé depuis le 3, au matin.

« Si l'ennemi est battu de différents côtés comme on le dit, il est probable qu'il voudra Belfort à tout prix, pour s'assurer une porte de sortie.

« A la grâce de Dieu, — périsse Belfort avec tous ses soldats plutôt que de se rendre aux infâmes envahisseurs de notre beau pays — si c'est ainsi puissions-nous servir d'échec

soit en visite chez les soldats que j'ai laissés dans le bois, par luxe de précaution, jusqu'à demain.

— Non, Douglas. Ce genre de visites n'est pas dans les mœurs de Nizam. Il est fier. Il ne s'exposerait point d'être traité d'égal à égal par un soldat indien... Cette absence me contrarie et m'inquiète... Douglas, la nuit tombée, fermions, selon l'usage, portes et fenêtres ; barricadons-nous. La cour intérieure où nous dansons est vaste, fraîche, aérée, et nous n'y redoutons aucune attaque nocturne...

— Y songez-vous, Edward ? dit Douglas en riant aux éclats ; la prudence vous arrive après le danger. Nos Taugs agacés, leur vieux Sing prisonnier dans Nerbudda, trois cents hommes embusqués dans le bois...

— Oui, oui, Douglas, cela rassure, j'en conviens... Il faut songer à protéger les femmes... Je ne m'inquiète ni de moi, ni de vous, Douglas.

— Je le sais bien, Edward, l'amour vous rend poltron.

— Vous l'avez dit, Douglas. En songeant qu'Octavie doit passer la nuit à Nerbudda, je me fais poltron, ou prudent, ce qui est souvent la même chose la nuit.

On arrive toujours au moment et sur le terrain où l'on n'est pas attendu, ainsi que sir Edward l'a reconnu dans sa théorie de l'attente, développée au comte Elona. Le colonel Douglas et sir Edward, ayant épuisé les conjectures sur

leurs projets, et que Belfort soit les thermopyles de l'Alsace.

« Adieu ; puissions-nous nous revoir.
Votre fils dévoué,
PAUL DUFOREST,
Fourrier, 6^e comp., 4^e bat., 45^e de ligne.

Hier soir, vers dix heures, un de nos concitoyens ; M. L... traversait la grande-place conduisant au pas son bœuf, lorsqu'un essieu vint à se casser. La secousse imprimée au véhicule fit détacher une roue et effraya le cheval qui partit au galop. M. L... fut jeté violemment sur le pavé et, fort heureusement, ne reçut aucune blessure. Le cheval fut arrêté près du pont de la Brasserie par un brave ouvrier qui n'a pas voulu dire son nom.

Le Préfet du Pas-de-Calais, a l'honneur d'informer ses concitoyens qu'il ne recevra et ne rendra aucune visite à l'occasion du jour de l'an.

Dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Vervins, 28 décembre.

Le colonel commandant la colonne de Vervins à commandant de place à Avesnes et à sous-préfet.

Par suite de la marche d'un corps de 7,000 hommes avec forte artillerie sur la colonne, je me replie sur Avesnes.

La colonne arrivera vraisemblablement vers sept heures du soir, 6,000 hommes environ ; faites préparer le logement. MARTIN.

Combat de Pont-Noyelles.

Rapport officiel du général en chef au commissaire général de la défense.

L'armée avait pris depuis deux jours ses cantonnements à Corbie et dans les villages espacés le long de la rive gauche d'un petit ruisseau, appelé la Hallue, qui se jette dans la Somme à Daours. Elle avait choisi pour champ de bataille les hauteurs qui en bordent la rive gauche, laissant le soin de traverser le vallion à l'ennemi qui, venant d'Amiens, devait l'aborder en débouchant par la rive droite.

Le général Faidherbe avait prescrit aux troupes de n'opposer qu'une légère résistance dans les villages, avec quelques tirailleurs et de se porter de suite sur les positions dominantes en arrière. Cet ordre fut exécuté ponctuellement, et, vers onze heures, les deux armées étaient en présence, séparées par une vallée étroite, mais marécageuse, et se canonnaient par dessus les maisons en déployant de chaque côté de 70 à 80 bouches à feu. Les tirailleurs ennemis ayant pénétré dans les villages, échangeaient aussi des coups de fusils avec les nôtres.

Vers trois heures et demie, le feu de l'artillerie se trouvant ralenti de part et d'autre, ordre fut donné sur toute la ligne à notre infanterie de courir sus à l'ennemi, pour le repousser des villages dans les positions en arrière. Cet ordre fut exécuté avec beaucoup de vigueur et d'entrain. A l'extrême gauche, la division Moulauc enleva Daours et Vecquemont, la division du Bessol prit ceux de Pont-Noyelles et Querrieux. La division Robin, des mobilisés du Nord, entra dans le village de Béhancourt. Enfin la division Derroja à la droite se chargea des villages de Bavelincourt et Préhen-court, poursuivant l'ennemi au-delà.

le seuil de la porte, venaient d'être appelés à la salle du bal par miss Arinda, qui se plaignait de la trop longue absence de ses amis. L'éternelle contredanse anglaise, galvanisée par l'orchestre chinois, se développait alors sur deux lignes, sans mélange de sexes, et formait des figures étranges, inventées sur place, selon le caprice des dames et des cavaliers. On aurait cru voir jouer en action une grande partie d'échecs, semblable à celle qu'imagina don Juan d'Autriche devant Boy le Syracusain, lorsque trente-deux pièces vivantes, de toutes tailles et de toutes couleurs, se croisèrent avec des contorsions fantasques sur un immense échiquier de dalles de marbre blanc et noir.

En ce moment, la comtesse Octavie entra.

Elle entra d'un pas vif et léger, avec les plus gracieuses ondulations de tête et de corps, avec le plus charmant de ses sourires, comme elle serait entrée dans le salon de son hôtel ; et la contredanse s'arrêta sur ses trente-deux pieds, pour admirer la radieuse étrangère, et l'orchestre se tut pour écouter cette voix mélodieuse qui chantait en parlant.

Douglas et Edward s'éclaircèrent du fond de la salle la recevoir ; elle quitta lestement le bras du comte Elona, et serrant affectueusement les mains des deux amis :

« Colonel Douglas, dit-elle avec une vivacité délirante, ne laissez donc pas interrompre la danse. Votre salle de bal

A 5 heures, le succès était complet partout ; mais la nuit était venue, on ne distinguait plus les amis des ennemis, et les Prussiens profitèrent de cette circonstance et de l'indécision qui en résulta pour entrer sans lutte à Daours, à Querrieux et à Béhancourt. Nos troupes, ayant repris toutes leurs positions de la veille, y passèrent la nuit et y restèrent encore le lendemain jusqu'à 2 heures de l'après-midi pour voir si l'ennemi essayait de recommencer la lutte, ce qu'il ne fit pas. Quelques coups de fusil furent seulement échangés de loin. Après avoir ainsi constaté sa victoire, l'armée alla prendre ses cantonnements entre Corbie et Albert.

Nos jeunes troupes ont beaucoup souffert de la rigueur de la saison et des privations inévitables dans de telles circonstances. Le pain qu'on leur a distribué sur le champ de bataille était gelé et par suite non mangeable. Les pertes peuvent être évaluées par aperçu à deux cents hommes tués, et à mille ou douze cents blessés, la plupart légèrement. Nous ne connaissons pas celles de l'ennemi, que notre artillerie, parfaitement servie, et le feu très-vif de nos artilleurs a dû fortement éprouver. Des prisonniers et des blessés sont restés entre nos mains, quelques jours de repos dans de bons cantonnements vont être accordés à l'armée du Nord.

Le général de division, commandant l'armée du Nord.

FAIDHERBE.

Un officier supérieur qui a accompagné le général en chef pendant toute la journée du 23, nous prie instamment de donner publicité à un reproche singulier autant qu'honorable, qu'il veut adresser publiquement à notre brave Faidherbe. Il trouve que celui-ci, si prudent pour ses soldats, ne l'est point assez pour lui-même, et se fera infailliblement tuer s'il continue de la sorte. Faidherbe a payé de sa personne comme un simple officier, enlevant ses hommes partout où il les voyait hésiter. Nous avons déjà dit que son cheval avait été tué sous lui, il faut ajouter que ses vêtements ont été criblés de projectiles.

Au nom de l'armée, qui a si grand besoin de ses capacités et qui lui a voué une estime profonde, le général Faidherbe est ardemment prié de sacrifier sa bravoure personnelle au salut général. Il n'y a pas beaucoup de généraux de l'empire auxquels on a vu adresser une semblable prière.

(Echo du Nord.)

AVIS AUX FAMILLES

Pour parer aux rigueurs de la saison :

1000 CABANS

EN DRAP BLEU

Confectionnés pour l'ordonnance militaire, sont mis à la disposition des familles, au prix de fr. 23

596

DENTS DEPUIS 5 FRANCS

Verbrugge, dentiste.

Rue de l'Hospice, 10, Roubaix.

Nouveaux dentiers sans ressorts, machine et prononciation garanties en huit jours.

TOUS LES JOURS, Consultations gratuites de midi à deux heures. M. VERBRUGGE se rend à domicile et échange les pièces mal faites.

est charmante, toute tapissée de verdure et de fleurs ; quatre tentures d'espaliers ; des fontaines partout, des néliers du Japon qui nous regardent danser par dessus les murs ; un orchestre papuleux. Eh bien ? sir Edward, vous ne dansez pas !

(La suite à un prochain numéro.)

AVIS

La société de Crédit Industriel et de Dépôts du Nord, 26, rue du Pays, à Roubaix, se charge de l'achat et de la vente des valeurs françaises et étrangères, des obligations des villes de Lille, Gand, Bruxelles, Anvers, Liège, etc., et du département du Nord, dont le premier tirage aura lieu le 2 janvier prochain.

597

En vente à la Librairie J. Rebois, 1, RUE NAIN, 1.

Règlement sur les manœuvres de l'infanterie

Prix : 75 centimes.